

Simplement compliqué

De Thomas Bernhard

Texte français Michel Nebenzahl (Editions de l'Arche)

Mise en scène Jacques Rosner

Grammont

Du 6 au 9 novembre 1996 à 20h45

Mercredi et jeudi à 19h00

Durée : 1h40

Location-réservations

04 67 58 08 13

Bureau du Triangle - niveau bas - Montpellier

Tarifs

Général : 110 Frs, Réduit : 90 Frs, Moins de 25 ans : 75 Frs

Simplement compliqué

de **Thomas Bernhard**

Texte français **Michel Nebenzahl**

Mise en scène :

Jacques Rosner

assisté de :

Nicole Rosner

Collaboration artistique :

Michel Nebenzahl

Décor :

Daniel Thomas

Peinture du décor :

Jean Jaurès

Costumes et accessoires :

Sohuta

Son :

André Serré

Lumières :

Celso Domeque

remerciements à :

Gérard Audier,

pour sa collaboration à la réalisation
des costumes

avec

Serge Merlin :

LUI, un vieil acteur

Elisa Ribes, Juliette Diderot :

CATHERINE, neuf ans

Production :

Sorano,

Théâtre National de Toulouse

Midi-Pyrénées

**Spectacle créé le 22 mars 1996
au Sorano**

Simplement compliqué

Le désespoir

a fait

de moi

un génie

L'incarnation

« Chaque être humain est un être unique et de fait, vu en lui-même, la plus grande oeuvre d'art de tous les temps », écrit Thomas Bernhard dans un de ses livres, « *Le Naufragé* »...

Tout son oeuvre est hantée d'histoires de génies artistiques confrontés à l'hostilité de la société et acculés à l'échec, à la solitude. La trajectoire brisée de leur vie a beau aboutir à une « impasse humaine et philosophique », voire à une « épouvantable folie », la force de leur génie demeure intacte, exemplaire de lucidité, de résistance, de tonicité. « *Le désespoir a fait de moi un génie* », déclare, non sans ironie, le vieil acteur de « *Simplement compliqué* ». Rédigée deux ans et demi avant sa mort, la pièce « testamentaire » apparaît comme l'épure d'une oeuvre écrite dix ans plus tôt, en 1976, pour le grand acteur allemand dont le nom est passé dans le titre : « *Minetti* ». C'est une pièce où le poids de vie et la densité du vécu apportent à l'écriture parfois abrupte et ascétique de Thomas Bernhard l'épaisseur de l'incarnation.

L'art de transmettre

En un monologue kaléidoscopique qui mêle les considérations philosophiques (sous le regard d'un Schopenhauer adulé et détesté), les préoccupations prosaïques et cocasses (repeindre ou non les murs de sa chambre, donner la chasse aux souris...), et toutes sortes de souvenirs (imprécations contre la société, la famille et l'éducation autrichiennes, réquisitoires contre la bêtise et

« la barbarisation » de l'humanité, évocations tout aussi sarcastiques d'une vie totalement vouée à l'art du théâtre), « *Simplement compliqué* » met en scène un vieil acteur quelque peu misanthrope et si cabotin qu'il parle pour s'écouter ensuite au magnétophone.

Né au début du siècle, il a connu le cataclysme de deux guerres mondiales et n'a pas caché sa haine du nazisme. Ce destin individuel est celui d'un homme qui s'est forgé de toutes pièces au milieu de la catastrophe générale d'une époque dont il porte l'empreinte. Autrichien ou allemand, on ne sait. Bon ou mauvais comédien, on ne sait pas davantage, mais cela n'a finalement aucune importance. Dernier survivant d'une lignée engloutie, il vit retiré dans une « chambre à l'abandon », rue Hans Sachs, à Vienne. Deux fois par semaine, Catherine, une petite fille de neuf ans, vient lui apporter une bouteille de lait. Mais ce lait n'est qu'un prétexte fallacieux pour maintenir vivant un lien sélectif avec le monde extérieur, à travers la fraîcheur d'une fillette dont la jeunesse n'a pas été encore corrompue, démolie. A la faveur de ce contact pudique et attendri, c'est pour lui l'occasion d'un rituel ludique de transmission. Le couple formé par le vieil acteur et la fillette ne renvoie-t-il pas à celui formé par Thomas Bernhard enfant et son grand-père maternel ? Semblable à ce dernier, pédagogue attentif au génie en herbe de son petit-fils, le vieil acteur éprouve lui aussi le besoin de transmettre à la fillette

quelque chose de sa vision du monde, de son expérience d'homme et de comédien. Comme pour conjurer je ne sais quelle idée fixe, il ne cesse de rejouer devant elle une scène qui l'a, dit-il, rendu malade des années durant faute de pouvoir y progresser d'un pas : la scène du couronnement de « *Richard III* » de Shakespeare... Que retiendra la petite Catherine de ces deux heures passées en compagnie du « faiseur de grimaces né » de la rue Hans Sachs ? Transmettre, c'est enseigner l'inconnu.

Un pessimisme tonique

Thomas Bernhard qui tenait le rire pour essentiel va même jusqu'à dire: « *Quand les choses me semblent insipides ou qu'il y a une période tragique, j'ouvre un de mes livres, et c'est encore ce qui me fait le plus rire* ». Cette risibilité, éternelle et cruelle bouffonnerie de l'existence, a toujours fait partie du « *programme comico-philosophique* » qu'il s'était fixé en commençant d'écrire. Même traversée par la maladie et l'obsession de la mort, toute son oeuvre secrète une formidable et communicative envie de vivre. Ce pessimisme tonique, Thomas Bernhard le partage avec le vieil acteur de « *Simplement compliqué* ». Enfermé dans la solitude du bout de la vie, la tentation du suicide l'effleure parfois, mais très vite il y renonce, repris par une invincible curiosité à l'égard de la vie et de toutes les formes possibles d'auto-ironie.

Toujours debout pour le combat

Au croisement des faits et de la fiction, de la poésie et de la vérité, du quotidien et de sa transfiguration artistique, « *Simplement compliqué* » est une pièce où l'énergie de la vie réinvente à chaque instant la liberté de pensée, la force de l'amour et peut-être aussi ce que Thomas Bernhard appelait dans l'un de ses derniers ouvrages « l'enchantement du monde ». Au lieu de la représentation naturaliste d'un vieillard de quatre vingt deux ans fragile, maladif, illuminé, cette pièce brosse au contraire le portrait vigoureux d'un homme en rébellion contre le monde entier. Un homme qui, sa vie durant, n'a jamais transigé et a souvent payé sa lutte contre les ennemis de l'Esprit et son refus de toute hypocrisie sociale, de toute capitulation, par une solitude voisine de la détresse et de la folie. Personnage « hors normes », « récalcitrant », « fanatique de l'irréductibilité », le vieil acteur reste aux aguets, toujours « debout pour le combat ». « Même par temps sombre », face à une humanité dévorée par le « délire des pouvoirs » et en voie de « crétinisation » généralisée, il ne cesse de clamer son « interminable joie de vivre ». Passion de la vie, éthique de la vérité, leçon de résistance philosophique, tel est le legs essentiel du vieil acteur de « *Simplement compliqué* ».

Jacques Rosner

(propos recueillis par André Dupuy)

Simplement compliqué

Thomas Bernhard

Né à Heerlen aux Pays-Bas, en 1931, Thomas Bernhard meurt d'une crise cardiaque en 1989. Une enfance sans père profondément marquée par un grand-père écrivain. La maladie, une pleurésie qui devient tuberculose par contagion, fut l'épreuve capitale d'une jeunesse marquée aussi par la musique.

Il sortira diplômé du Mozarteum de Salzbourg avec une dissertation sur Brecht et Artaud. D'Artaud, il affectionne une phrase : « La race des prophètes s'est éteinte ». Bernhard prouve que la race des râleurs ne l'est pas. Toute sa biographie tiendrait dans ses rapports difficiles avec l'Autriche, dans la difficulté d'être Autrichien. Dès 1955, un article dénigrant le théâtre à Salzbourg lui vaut un procès; en 1989, il meurt en plein dans le scandale de sa dernière pièce *Hedenplatz*, du nom de la place (« Place des Héros ») où 250 000 Viennois firent une ovation à Hitler au lendemain de l'Anschluss...

Pour ce Timon d'Autriche, le théâtre est l'instrument idéal pour dénoncer la comédie et le mensonge du monde : le théâtre montre que le monde (l'Autriche) est une scène. Et les hommes des marionnettes. Dès *Une fête pour Boris* (1970) et surtout *L'ignorant et le Fou* (1972), Thomas Bernhard exhibe et explore son goût pour les personnages les moins « naturels » : estropiés, gnomes, alcooliques, artistes, fous, philosophes fous, ce qui fait que des êtres humains sont devenus des « créatures parfaitement

artistiques », c'est à dire artificielles... Le théâtre de Bernhard déploie sa critique sur deux registres différents. D'abord la politique, avec ces estropiés, « fascistes » le plus souvent, qui nous gouvernent : *La société de chasse* (1974), *Le président* (1975), *Les Célèbres* (1976), *Avant la retraite* (1979)...

L'autre registre est celui du théâtre lui-même et de la relation de fascination / répulsion que Bernhard entretient à l'égard du théâtre : *Au but* (1981), *Le Faiseur de théâtre* (1984). Fasciné surtout par les portraits d'acteurs en vieux cabotins, figures obsédantes de vieux acteurs shakespeariens : *Les apparences sont trompeuses* (1983), *Simplement compliqué* (1986), tous nostalgiques d'un grand théâtre perdu, théâtre adoré et haï (*Minetti*, 1976), acteurs sans théâtre, entre imprécation et désespoir. Après les hommes politiques (*Tous nazis!*), c'est au tour des artistes (*Tous cabots!*) : égalitarisme dans le cabotinage ! Un artiste shakespearien égale un artiste de cirque, un vrai philosophe un philosophe fou (*Emmanuel Kant*), le faux Wittgenstein du *Déjeuner chez Wittgenstein* (1984) vaut bien son oncle. Le cabotinage est la forme que prend, chez Thomas Bernhard, la haine du théâtre qui est à la fois indispensable et répugnant, un tas de fumier, comme toute la culture. Les pauvres marionnettes de *La Force de l'habitude* (1974) le disent à leur manière : « Nous haïssons le quintette *La truite* mais il faut le jouer. »

Jean-François Peyret

Simplement compliqué

Serge Merlin

« *Serge Merlin sait à merveille marier rigueur et fantaisie, et hisser immédiatement les enjeux du travail quotidien au plus haut niveau artistique. Avec lui, j'ai constamment le sentiment d'avoir affaire à un artiste véritable, un artiste au sens extrême du terme, un artiste qui se brûle à son art comme un magicien à sa folie secrète. Moi qui souvent déclare que metteur en scène et comédiens sont avant tout interprètes, je suis prêt à me contredire : Serge Merlin acteur est davantage qu'un interprète, c'est un créateur !* »

Jacques Rosner

En 1961, au Festival de Venise, le film d'Andrzej Wajda, *Samson*, révèle un comédien hors du commun : Serge Merlin.

Au théâtre, il joue Camus, Strindberg, Beckett avant de rencontrer Matthias Langhoff qui le met en scène dans *Le Prince de Hombourg* (Kleist), *Chimère* (Lorca), *Hughie* (O'Neill), *La dernière bande* (Beckett), *Le perroquet vert* (Schnitzler), *La Mission* (Müller), *Le roi Lear* (Shakespeare). Il jouera également dans des mises en scène d'Aurélien Recoing (*Faust* de Pessoa), de Michel Deutsch (*Sit venia verbo* de M. Deutsch), de Bernard Sobel (*La Forêt* d'Ostrovski). En 1991, il obtient le Prix du Meilleur Comédien décerné par le Syndicat de la Critique Dramatique et Musicale pour son rôle dans *Le Réformateur* de Thomas Bernhard (texte français de Michel Nebenzahl) mise en scène par André Engel.

Jacques Rosner

Metteur en scène, comédien, il dirige Le Sorano Théâtre

National de Toulouse Midi-Pyrénées depuis juillet 1985. Ses dernières réalisations sont : *Déjeuner chez Ludwig* de Thomas Bernhard (1991), *Femmes devant un paysage fluvial* de Heinrich Böll (1992), *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov (1992), *Ruy Blas* de Victor Hugo (tournée internationale 1993), *Macbeth, esquisses* de Shakespeare (1994) et *Iphigénie Hôtel* de Michel Vinaver (1995).

Michel Nebenzahl

Il est maître de conférences à l'Université de Paris X où il enseigne la philosophie et le théâtre. Germaniste, il a traduit trois pièces de Thomas Bernhard : *Simplement compliqué*, *Le Réformateur* et *Déjeuner Chez Wittgenstein*. Jacques Rosner dit de lui qu'il « a eu le génie de donner à Bernhard une langue qui est le français qu'il aurait écrit ».

De 1988 à 1989, il est professeur à l'École Nationale du Théâtre de Chaillot, dirigée par Antoine Vitez, et de 1990 à 1993, à l'École d'Art Dramatique du Théâtre National de Bretagne.

Impatient de se frotter à cet art du vivant qu'est le théâtre, il met en espace *Déjeuner chez Wittgenstein* à Beaubourg, en 1989, et, en 1991, adapte pour le Théâtre Montorgueil, à Paris, le monologue de *Molly Bloom* de James Joyce. Il est aussi l'auteur de deux pièces : *La Cause* (d'après un récit de Léonard Frank) et *Cantate pour huit détenues* (d'après un travail en milieu carcéral à la prison pour femmes de Rennes). Il a également signé de nombreux articles sur le théâtre, la psychanalyse, Thomas Bernhard, Pierre Klossowski, Marguerite Duras.

Théâtre Sorano

L'émouvant naufrage d'un acteur

Serge Merlin, un acteur admirable pour jouer Thomas Bernhard, l'auteur-fétiche de Jacques Rosner. Et deux petites filles venues par hasard au théâtre. C'est « *Simplement compliqué* »... Jusqu'au 5 avril au théâtre Sorano.

« **J'**étais acteur déjà, avant de concevoir l'idée, dans le ventre de ma mère, déjà j'étais Richard III... » Sur la scène du Sorano, l'acteur ceint sa couronne dorée de carton pâte, hagard et le regard brillant. Le vieil acteur joue et rejoue la scène, sa scène, une fois encore. Et pendant un bref instant, il quitte un monde qu'il exècre.

« *Simplement Compliqué* », mis en scène au Sorano par Jacques Rosner est une des dernières pièces écrites par l'autrichien Thomas Bernhard. Pièce testament ? Rien n'est sûr. Même si ce fiévreux et furieux soliloque semble résumer les thèmes bernhardiens : le théâtre comédie de dupes, la société une horreur, la mort qui rode et Schopenhauer « le plus profond de tous ».

Serge Merlin incarne cet acteur en bout de course, misanthrope acharné, névrotique à souhait, avec la violence d'un acteur qui règle ses comptes. Il



Jacques Merlin et Elisa Ribes : un moment d'émotion dans le pessimisme de « *Simplement compliqué* » (Photo Mina Tanière)

ne compose pas avec les spectateurs : il harangue, il râle, il vitupère, il déblatère, il dégomme... C'est un flot de mots, un texte compact saturé d'invectives, le tout prononcé avec une diction de gueuloir, nette et tranchante. Parfois, l'ironie affleure.

Et soudain, Catherine entre dans cette chambre sordide, quelques murs mal blanchis à la chaux, un table et un vieux réfrigérateur. Catherine qui a neuf ans et qui, deux fois par semaine, vient apporter le lait et le souffle de la vie dans cette vie ramassée sur elle même. De cette brève rencontre naîtra le moment le plus émouvant de cette pièce, la

fragile transmission, le fragile passage d'une passion, celle du théâtre. Elisa Ribes, découverte par hasard par le metteur en scène Jacques Rosner — tout comme Juliette Diderot qui joue le rôle en alternance — est étonnement et perplexité devant ce vieillard éructant, presque effrayant. Et sa douceur pousse l'acteur à se regarder lui-même pour la première fois. Je suis ridicule, n'est-ce pas, semble-t-il dire... La présence de la mort se fait plus obsédante, et le soir venu, l'étui d'une contrebasse se fait cercueil.

Dans cette rencontre, il y a une tendresse et une innocence

folle. Et Serge Merlin, qui incarne ce rôle avec le plus profond de ses tripes d'acteur, fouille dans cette vie si misérable, si pathétique pour en extraire un morceau d'humanité. Jacques Rosner a mis toute la lumière sur cet acteur admirable, et on peut dire que dans « *Simplement compliqué* » le texte de Thomas Bernhard est tout simplement incarné. On est touché de plein fouet par le mystère du théâtre.

M-C. MAYSSONNIER

« *Simplement compliqué* » de Thomas Bernhard : Au Théâtre Sorano, jusqu'au 5 avril à 20 h 30 (35, avenue Jules Guesde, renseignements 61 25 66 87).

LE SORANO - JUSQU'AU 5 AVRIL

CRITIQUE

SIMPLEMENT COMPLIQUE

de Thomas Bernhard

Mise en scène de Jacques Rosner

Seul, dans une chambre en pagaille, un vieil acteur, reclus volontaire, joue les imprécateurs. Ne le relie à la société que les rares visites d'une petite fille. Dans cette pièce testamentaire, Thomas Bernhard, mouton noir du théâtre autrichien, dresse l'état d'une vie et du monde. Son personnage y trouve matière à vocifération, colère, indignation, rire et espérance. Le spectacle est dépouillé, magnifique. Mis en scène par Jacques Rosner, il traduit la rencontre artistique de trois individualités : le metteur en scène, Michel Nebenzahl, traducteur français de Bernhard, grand connaisseur de son œuvre ; l'acteur, Serge Merlin. De celui-ci, on ne saurait dire s'il possède le texte ou s'il est possédé par lui : il le joue, l'éructe, le psalmodie, l'incarne. Exactement à l'opposé d'une performance d'acteur (Dieu merci, le comédien n'est pas exactement soumis au même cahier de charges que le sportif), il n'utilise pas le texte à son profit, ne le tire pas vers lui, mais le sert avec une force et une intelligence rares. Jacques Rosner dit de Merlin qu'il le connaît depuis quarante ans mais n'avait jamais pensé travailler avec lui car il lui faisait peur : «*Il n'est pas simplement, mais terriblement compliqué*». Il y a dans cette osmose entre une œuvre et son interprète quelque chose de terrible, de tragique. Thomas Bernhard dit beaucoup de choses dans sa pièce. L'acteur est rattrapé par l'histoire à l'occasion d'un exercice de scansion où une phra-

séologie nazie lui monte aux lèvres. Il convoque l'œuvre de Shakespeare, de Richard III dont il coiffe la dérisoire couronne, à La Tempête, celle de Schopenhauer aussi qu'il déteste et pratique. A qui voudrait en faire l'explication politique, morale ou esthétique, le texte propose des ressources infinies. Pour autant, il n'est pas besoin de posséder les clés pour en apprécier l'impact dramatique. Le regard jeté sur le monde est sans aménité. Bernhard détestait son pays. Son héros dit avoir «*toujours haï les buveurs de bière*». Cela allait loin ; par sa volonté, la création de ses pièces, était, et reste après sa mort, interdite en Autriche. Son propos est pessimiste, noir. Manifestement, il a mis beaucoup de lui-même dans un personnage. Pour autant, il ne ferme pas les portes. Jacques Rosner parle de son «*pessimisme tonique*». Il est vrai qu'au soir de sa vie, seul, cloîtré dans une chambre dont il ne sort jamais, face à un ordre du monde qu'il ne supporte pas, l'acteur se dresse, gronde, lutte : «*Le mot capitulation/jamais prononcé/jamais renoncé/Debout pour le combat*». Les murs tombent, les dissidences perdurent. Il est bon d'en retrouver les signes au théâtre. Surtout quand ils sont assénés avec une telle force.

C. B.

Mar., jeu., ven., 20h30
Mer., 19h30

Théâtre Sorano :
35, allées J. Guesde
Réservations : 61.25.66.87